

La fleuriste

Nadine Chartier

Volume 20, numéro 1-2, 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/039403ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/039403ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (imprimé)

1916-7792 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Chartier, N. (2008). La fleuriste. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 20(1-2), 159–165. <https://doi.org/10.7202/039403ar>

La fleuriste*

Je me promenais dans les rues presque désertes un soir d'été. Je flânais nonchalamment en jetant de temps à autre un coup d'œil distrait aux vitrines des magasins. Et puis, sans prévenir, c'est là que je la vis, la boutique de la végétation enchantée. Je n'en crus pas mes yeux. Ma nourrice m'avait dit qu'il existait vraiment une boutique fantastique de plantes magiques, mais je croyais que ce n'était qu'une histoire pour plaisanter. Le signe sur le devant du minuscule magasin était vieux et à peine lisible dans cette lumière faible du coucher du soleil, on pouvait lire: *Épanouir*. En mettant mon capuchon pour cacher mon visage, je m'arrêtai brusquement devant la boutique. Il était déjà tard, et Papa n'aimait pas que je reste dans le village trop longtemps. J'entendais encore sa voix résonner dans mes oreilles: «Tu es une princesse, Marguerite, reviens toujours au château avant qu'il fasse noir. Des choses terribles pourraient t'arriver.»

Après avoir réfléchi, je décidai de visiter la boutique. Je m'inquiéterais des conséquences plus tard. Alors, je m'approchai de la porte appartenant à ce magasin mystérieux. Des lumières brillaient dans les fenêtres, j'ouvris la porte. Une cloche sonna au-dessus de ma tête, annonçant mon arrivée. Une femme à chevelure blanche comme la neige apparut et dit: «Je m'appelle Gypso, comment puis-je vous aider, ma chère?» me demanda-t-elle poliment. Je lui répondis que j'étais une botaniste experte et que je cherchais de nouvelles plantes pour améliorer ma collection. Elle me dit: «Bien sûr, venez par ici.»

Je suivis Gypso jusqu'au fond de la boutique où je vis de nombreuses étagères remplies de graines. Le nom de chaque type de graines était inscrit sur l'étagère correspondante. Je vis des graines de toutes sortes de couleurs et de formes: des

* Une première version de cette nouvelle a été publiée dans *Le réveil* (vol. 48, n° 3 (décembre 2008), p. 6 -7).

graines bleues, orange, violettes, rondes, rayées et même des graines noires en forme d'étoile. C'est incroyable! Je connais toutes les plantes au monde, mais jamais je n'ai vu des graines si bizarres. Je les veux toutes!

Je demandai un sac de chaque type. J'étais certaine que ces graines étaient très chères, mais ma curiosité m'envahit. Le total fut mille dollars, alors je sortis mon argent pour la payer. J'aperçus ses yeux s'agrandir de surprise. Évidemment, elle ne pensait pas qu'une fille aussi jeune pouvait avoir tant d'argent. Par contre, elle ne savait pas mon identité réelle. Gypso plaça un sac de chaque type de graines dans une boîte et me la donna. Avant que je parte, la vieille me dit:

– Vous vous y connaissez en horticulture?

– Oui, très bien.

– Bon, vous savez donc que chaque plante possède des propriétés spéciales. Cependant, les propriétés de ces plants magiques sont décuplées. Une plante toxique devient mortelle. Une plante médicinale devient miraculeuse, mais il faut avoir le bon engrais pour cela et surtout être capable de les apprivoiser.

J'étais incertaine de cette description des plantes, mais j'étais pressée, alors je m'en allai sans poser de questions. La nuit était tombée, alors je me dépêchai pour me rendre au grand château visible sous la lune brillante.

* * * * *

– Combien de fois dois-je te dire, Marguerite? Ne reste pas dans le village la nuit. C'est...

– Je sais, Papa, c'est dangereux. Mais rien ne m'est arrivé.

– Cette fois-ci, non. Mais imagine ce qui aurait pu t'arriver!

– Je sais Pa, ça n'arrivera plus.

– Il ne vaut mieux pas.

Fatiguée des palabres de mon père, je montai à ma chambre au troisième étage du château. Lorsque je passai devant la chambre de ma petite sœur, Valériane, elle recommença à tousser si fort que les bonnes l'entendirent du sous-sol. Cela faisait déjà un mois qu'elle toussait comme ça. Même le médecin du village ne pouvait identifier sa maladie. J'apportai mes graines à ma chambre et je m'assis pour lire leurs descriptions.

Le lendemain, notre servante, Marthe, m'éveilla pour me dire que mes parents étaient dans la chambre de Valériane et qu'ils voulaient que je m'y rende immédiatement. Je m'habillai rapidement et descendis voir ma sœur fiévreuse. En entrant, je sus que quelque chose n'allait pas. Ma mère pleurait et caressait la main de Valériane qui était aussi pâle que ses draps. Mes frères Bruno, Chrysan et Hélian hochaient leur tête, regardant avec tristesse leur sœur aimée. Mon père discutait avec le médecin qui lui expliquait qu'il ne pouvait rien faire. «Non, non! Ce n'est pas vrai! Il faut faire quelque chose, on ne peut certainement pas la laisser mourir!» Mon père me commanda: «Calme-toi, Marguerite. Ne réveille pas ta sœur, elle doit se reposer.»

Il me prit par le bras et me sortit de la salle. Je tremblais terriblement, je ne voulais pas perdre ma précieuse sœur. Pendant que mon père me calmait, j'eus une idée fantastique:

– Pa, je sais comment guérir Valériane. Hier, j'ai acheté des plantes magiques au village. Je peux en faire pousser pour la guérir!

– Marguerite, les plantes magiques n'existent pas, ce n'est qu'une histoire.

Je ne l'écoutai plus. Je me précipitai chercher la boîte et je redescendis. Tout à coup, je me souvins des paroles de Gypso: «Il faut avoir le bon engrais». Oh non! Il faut que je le trouve!

Au deuxième étage, j'annonçai mon plan à mon père et à mon grand frère, Bruno. Leurs opinions furent très différentes: «Non, Marguerite. C'est beaucoup trop dangereux, tu devrais rester ici avec Valériane. Elle n'a pas beaucoup de temps et...» Mon père ne put finir sa phrase, car Bruno l'interrompit: «Je suis d'accord avec Marguerite. On ne peut pas regarder notre sœur mourir. S'il y a une chance pour elle, je la prendrai. Je vais accompagner Marguerite.»

Quelques heures plus tard, Bruno et moi étions au magasin *Épanouir*. Gypso nous informa que l'engrais que nous cherchions se trouvait au centre de la dangereuse forêt Mille-feuilles, remplie de créatures méchantes. Malgré tout, nous décidâmes d'y aller.

J'apportai des provisions et ma boîte de plantes enchantées dans mon sac. Bruno prit son épée et une boussole pour nous

guider. Nous marchâmes jusqu'à la rivière Iris et Bruno dit: «Nous devons traverser cette rivière pour nous rendre à la forêt, mais je ne vois pas de passerelle.»

J'étais déjà en train de sortir une plante de mon sac, le nénuphar dont la propriété particulière est de flotter: «Nous pourrions l'utiliser comme bateau» dis-je à Bruno.

Alors, je plantai la graine et je l'arrosai avec de l'eau de la rivière pendant que Bruno remplissait nos cruches. Après quelques secondes, nous vîmes la petite graine grandir rapidement en formant une barque. Nous traversâmes la rivière en utilisant des planches de bois comme pagaies. De l'autre côté, nous plaçâmes le nénuphar sous un arbre pour le retour. J'espère qu'il y a un retour, pensai-je. Voyant le visage effrayé de Bruno, je sus qu'il partageait ma pensée.

Nous entrâmes dans la forêt et immédiatement nous sentîmes des yeux nous suivre ou peut-être était-ce le froid du bois qui nous donnait des frissons. Nous marchâmes pendant quelques heures sans rencontrer de difficultés, mais le froid gela mes doigts, mes pieds, mon corps, mes os, mon cœur.

«Je n'en peux plus, Bruno. J'ai trop froid. Il faut que je me repose.»

De ma boîte, je sortis une graine de pentsémon, une fleur qui peut supporter l'hiver. Je plantai la graine, l'arrosai et, après une éternité, la fleur apparut à l'envers telle une minuscule maison. L'intérieur était déjà chaud, alors un feu ne fut pas nécessaire. Bruno resta éveillé pour monter la garde. Je m'endormis sur un lit de pétales.

Bruno m'éveilla soudainement en chuchotant: «Vite, Marguerite, il faut qu'on parte. Il y a un quelque chose dehors et je ne veux pas rester ici pour découvrir ce que c'est.»

Il ne dut pas me le dire deux fois. Je sautai de mon lit chaud et nous sortîmes de la hutte. Bruno la défit et effaça nos traces le mieux possible. J'entendis le grognement pour la première fois. C'était terrifiant. Le son ressemblait au cri d'un lion enragé. Nous commençâmes à marcher et, soudainement, je le vis. C'était un ours blanc qui se dirigeait lentement vers nous. Bruno s'immobilisa. Moi, avec tact, je sortis de mon

sac un muflier. Je le plantai dans le sol, en fixant toujours l'ours approchant. J'ajoutai de l'eau et le muflier, une plante grimpante, crût. Il s'accrocha à un arbre et je montai en faisant signe à Bruno de me suivre. L'ours, voyant notre plan, se mit à courir. Bruno sauta dans une branche juste avant que l'ours ne déchire le muflier sous lui.

Nous dûmes attendre quelques heures avant que l'ours ne parte. De ma boîte magique, je tirai quelques boutons d'argent, des plants qui poussent en forme de doux pompons. Je jetai les pompons au sol et nous sautâmes de l'arbre pour atterrir délicatement dessus. La nuit était tombée et j'eus peur qu'il soit trop tard pour sauver Valériane, mais nous continuâmes.

Nous recommençâmes à marcher dans cette forêt glaciale. Bruno m'informa que nous étions presque au centre, mais que c'était la partie la plus dangereuse du bois. Lentement, et avec prudence, nous arrivâmes à un endroit sombre et silencieux. Les arbres étaient plus rapprochés, ils bloquaient la lumière lunaire et étouffaient les sons de la forêt. Ma peur empira, mais Bruno prit ma main pour me calmer.

Soudainement, je vis l'engrais rouge décrit par Gypso. Cet engrais était d'un rouge vif caractérisé par une nuance de bleu. Je reconnus au toucher cet engrais par sa texture semblable à celle du sable. Soudainement, l'ours blanc réapparut. Tout de suite, ma main alla dans ma boîte pour chercher un cactus et Bruno tira l'épée de son fourreau. Cependant, l'ours parla: «S'il vous plaît, je ne suis pas ici pour vous manger. J'ai besoin de votre aide.»

Il s'approcha lentement de moi et je vis qu'il boitait. L'ours me montra sa patte de devant qui saignait. Il y avait une immense épine de porc-épic enfoncée dedans. Achille, l'ours blanc, me dit qu'il avait vu le pentsémon que nous avons utilisé comme logement et qu'il avait reconnu la boîte de plantes magiques. Il ne voulait que mon aide. Je lui dis:

– D'accord, ne bougez pas, nous allons premièrement vous enlever cette épine. Ensuite je vais utiliser de la sauge pour aider la guérison. Par contre, nous avons besoin d'aide pour sortir de la forêt. D'accord?»

– Oui, ça je peux le faire» convint-il.

Ensemble, Bruno et moi enlevâmes l'aiguille de sa patte. Je fis pousser de la sauge dans l'engrais rouge et j'en enveloppai sa blessure. Ensuite, je fis pousser une large orchidée pour utiliser comme moyen de transport pour l'engrais et nous partîmes avec Achille.

Lorsque nous émergeâmes du bois quelques heures plus tard, je laissai échapper un soupir soulagé. Le retour avait été calme, rien ne nous avait attaqués. La présence d'Achille me rassurait beaucoup. Nous avons traversé le bois en silence et, au bord de la forêt, nous avons laissé Achille. Le nénuphar était encore où nous l'avions laissé et j'étais contente que la rivière soit calme.

«Finalement, nous sommes hors de cette forêt monstrueuse! Alors retournons au château aussi vite que possible.»

Nous nous mîmes à courir comme des fous vers notre résidence, vers Valériane. J'espérais qu'il ne soit pas trop tard. Rendue au château, j'allai directement au jardin pendant que Bruno entrait dans le château. Je ne voulais pas choisir la mauvaise plante, alors je fis pousser de l'aneth, de la sauge et même de la camomille. En un rien de temps, je cueillis les plantes et me rendis à la chambre de Valériane où attendait patiemment ma famille.

Je produisis des baumes et je les plaçai sur le front et le ventre de ma sœur. Avec une partie des plantes, je fis aussi une poudre et j'ajoutai de l'eau pour qu'elle boive ces médicaments. Il ne restait plus qu'à attendre et voir si ces traitements seraient suffisants pour la guérir.

Trois mois plus tard, je me promenais dans le village avec Valériane. Papa ne craignait plus pour ma sécurité au village, il savait que j'étais capable de me protéger. Quatre semaines après l'administration des remèdes, les plants miraculeux avaient fait ce qu'ils devaient. Valériane était finalement guérie de sa maladie incurable. Elle pouvait maintenant s'attabler avec la famille, taquiner son petit frère et jouer dehors. Je l'amenai à la boutique magique et lui montrai les plantes qui lui avaient sauvé la vie. Elle se tourna vers moi, un sourire jubilatoire aux lèvres, et dit: «Tu sais, Marguerite, quand tu étais partie avec

Bruno, je savais que je vivrais car je te connais. Tu ferais tout pour moi.»

Je souris. J'étais si contente que ma petite sœur soit enfin saine et sauve.

Nadine Chartier